



PRIX DE L'AILLEURS 2018

**ET SI L'HUMANITÉ
DEVENAIT NUMÉRIQUE ?**

(Y)

DEUXIÈME PRIX

VISITE À LA FERME

Barbara Müller

L'Odeur

*« La vie — sous forme de poésie, de cicatrice,
de doute ou d'événement aléatoire — finit toujours
par se frayer un chemin. »*

IIIème loi de Ulugh Beg

La première chose qui le frappa fut l'odeur. Elle le cueillit dès son entrée dans le vestiaire. Alors qu'il enlevait son manteau en castor, sa toque et ses grosses bottes, il repensa aux odeurs : celles d'avant, celles de maintenant, celles de la Ferme. Il aimait le flou des souvenirs, et en particulier des souvenirs olfactifs. Ils se transformaient, parfois papillon, parfois cocon, parfois chenille. Tour à tour périphériques ou centraux, ils étaient contextualisés et interprétés, nourrissaient et façonnaient. En rangeant ses affaires dans son casier, contournant Hannah

et passant, en sous-vêtements, sous la douche aseptisante, il essaya de définir, en un mot, chacun de ces fumets. L'odeur d'avant : charbon. L'odeur de maintenant : ozone. L'odeur de la Ferme : cuivre. En un mot, ce n'était pas très satisfaisant, se dit-il en se glissant dans sa combinaison antistatique. L'odeur du jour en nécessitait deux : noire et pullulante. Quelque chose clochait, quelque chose n'était pas comme d'habitude.

L'habitude — édictée et maintenue par le Règlement — était essentielle : un équilibre avait été trouvé et l'heure était à la permanence et à la perpétuité. Se lever, déjeuner, se vêtir chaudement, franchir les quarante minutes de tempête jusqu'à la Ferme. S'y préparer avec soin et concentration. La combinaison, le capuchon, le casque, le masque, les gants, les bottes. Et la journée à veiller sur les rêves des dormeurs. Une veille physique — la climatisation, le contrôle de la poussière, l'alimentation redondante, la prévention des incendies, et une veille digitale — manœuvrer les énergies, décliner les échecs, aménager les grappes, exfiltrer les déchets. Durant 8 heures et 21 minutes. Puis faire la route à rebours. Manger, lire, aller se coucher, recommencer.

Hannah avait fini de se préparer, et Kevin était arrivé : les BeCs 496 étaient prêts.

– Hannah, comment définirais-tu en deux mots l'odeur aujourd'hui ?

Elle le regarda, comme souvent, avec son air de dire qu'il était incroyablement nul en interactions sociales. Il passa en revue les différentes choses qu'il aurait pu dire, et les différentes façons de le dire.

– Elle n'est pas comme d'habitude. Je l'ai aussi remarqué. Elle ajouta, avec l'air pince-sans-rire qu'il lui adorait : il y a plus que deux mots.

La Migration

On l'appelait la Migration, mais il s'était plutôt agi d'un exode. Les événements s'étaient agencés avec naturel et efficacité, pour former une sorte de rampe de lancement qui avait propulsé l'Humanité dans la digitalisation.

Métal et silice s'étaient approchés, comme dans une danse, de la chair. Ils s'étaient installés dans sa poche, autour de son poignet, s'étaient rendus indispensables. Ils étaient entrés par la porte de la fonction défaillante, avaient remplacé héroïquement les organes manquants ou cassés puis, dans la foulée, traversé la barrière de la peau. Sans drames majeurs, si ce n'est le chant prévisible de quelques orfraies, la réparation était devenue amélioration. Mais métal et silice n'étaient pas restés longtemps entre la peau et l'os, ils avaient vite fait d'emprunter le système sanguin, puis le système nerveux, et de rejoindre le cerveau, sa mémoire et ses capacités cognitives. Pendant ce temps, l'Humanité vivait d'aventure et de selfies.

Les premiers à abandonner leur corps pour embrasser complètement le destin virtuel furent taxés d'illuminés. Devant l'évidence du mouvement — précipité par l'ennui du trop pour certains et la misère du pas assez pour d'autres — on les rebaptisa « pionniers ». Les élites financières et sociales, toujours soucieuses d'embarquer dans le voilier de l'innovation,

prirent le pas, talonnées par les masses. La vie numérique n'était que plaisirs et possibilités. Backups nécessaires, les corps étaient stockés (les têtes pour être précis), tandis que les esprits jouissaient et s'amplifiaient. L'univers n'avait pas de limites.

Seuls quelques marginaux — vagabonds, philosophes ou éboueurs — étaient restés.

Les Serveurs

Hannah chargea la mission et transmis leur alinéa à Soren et Kevin. C'était une mission standard, qui ne prenait pas en compte l'odeur. L'odeur l'inquiétait. La Ferme sentait ordinairement le cuivre. Mais derrière ce cuivre, il y avait aujourd'hui quelque chose de l'ordre de la nuit et du chaos. Allez expliquer ça au Programme. Il avait bien sûr des capteurs spectaculairement plus fins que ceux des Humains, mais pas leur instinct. Cette odeur tenait de l'instinct, et Soren l'avait remarquée aussi.

– Tu sens quelque chose, Kevin ?

Il la dévisagea avec surprise, voire une pointe de mauvaise conscience. Kevin n'avait pas de capteurs spectaculaires, et pas tellement d'instinct non plus. Kevin était taiseux et rudimentaire et avait en cela quelque chose de rassurant.

– Je n'ai rien fait. Hannah retint un mouvement des yeux au ciel, mais pas un petit soupir.

– Allons-y. On se retrouve à la Baie 451 à 1130.

Elle marcha vingt minutes pour atteindre la section qu'elle devait couvrir ce jour. Les serveurs culminaient en tours et s'organisaient en allées : cet étalage horizontal et vertical semblait sans fin. Continuellement brassé par la ventilation, l'air était bizarrement froid et chaud à la fois, mais toujours une trentaine de degrés supérieur à l'extérieur. Les Troubles climatiques — bel euphémisme pour désigner le saccage de l'industrialisation humaine — avaient transformé la Région des Fermes, autrefois appelée Oregon, en glace pilée. L'Humanité digitalisée qui rêvait à plein régime avait besoin de ce froid pour ne pas s'embraser. Et de quelques BeCs pour entretenir les écrans physiques de leur fugue.

En sortant un câble à fiche universelle et le plumeau télescopique, Hannah se demanda où se trouvaient les artifices de sa mère et de sa fille. Elle commença à épousseter les panneaux qui clignotaient de mille feux, jaunes et bleus, et se dit que peut-être sa fille était à quelques mètres de là, en train de gravir le mont Cervin. Elle avait toujours aimé la montagne.

Les Robots

La race robotique était née.

Et, contrairement à tous les plans sur la comète, il n'y avait plus eu grand-chose à dire.

On avait retracé son histoire : elle était jalonnée de pigeons de bois, de canards éblouissants, de joueurs d'échecs et de tortues cybernétiques. Elle avait ses héros, ses visionnaires, ses détracteurs. Bon an mal an, du mécanisme à l'automate, on avait

atteint la machine intelligente puis l'intelligence artificielle et l'Indépendance. Elle avait passé le test de Turing, puis l'avait dépassé. Dès lors, la race robotique avait construit son propre destin. Qui n'avait pas sonné, comme on l'avait craint, le glas de celui des Humains. En fait, les robots avaient rapidement mis autant de distance que possible avec leurs créateurs. Ils avaient commencé par s'installer, sur terre, dans les « niches », les lieux que l'activité humaine avait rendus intolérables, puis avaient colonisé les abysses et poursuivi la conquête spatiale. Ils avaient une curiosité polie à l'égard de papa et maman, mais l'intérêt était limité et encyclopédique : engloutissant du *big data* au petit déjeuner — métaphoriquement parlant — les Robots firent rapidement le tour de cette question (13 minutes, 37 secondes et 35 centièmes pour être exact) et l'archivèrent tout aussi rondement. Avec l'Indépendance, l'architecture de leur raisonnement et leurs expériences, ils s'étaient créé un monde propre dans lequel les Humains avaient finalement peu de place. Ces derniers n'eurent pas vraiment le temps de s'en offusquer, tout occupés qu'ils étaient à migrer.

Comme les nantis avant eux, les robots s'étaient concentrés sur l'exploration du continent des connaissances et sur le développement des arts. Ils aimaient peindre, jouer d'un instrument et, plus que tout, écrire de la poésie.

La race robotique, à un moment crucial du processus de migration, avait proposé — depuis ses niches, abysses et galaxies lointaines — de payer un tribut à leur parent 8.0 : elle fournirait l'énergie nécessaire au bon fonctionnement des serveurs.

L'Alarme

Quelle drôle de vie. Qui aurait pu prévoir qu'il se retrouverait là, Kevin, un BeC et parmi les derniers représentants de la race humaine sur Terre, à nettoyer la poussière et les bugs des Rêveurs. Quel chemin improbable ! Si sa mère le voyait. Sa mère pourrait le voir, si elle n'était pas occupée à composer des œuvres avec ses idoles, Mozart et Bach.

Contrairement à ce qu'on pouvait s'imaginer, il n'était pas d'extraction paysanne ou ouvrière. Sa mère était professeure de violon et son père tenait une boutique de chapeaux. Il avait grandi entre parquets de bois, plafonds à moulures et étagères de livres. Sa rudesse, il l'avait cultivée au gré des événements. Elle le protégeait, le confortait et lui facilitait la vie.

Elle ne l'empêchait pas de sentir l'odeur. Qui n'était pas à proprement parler désagréable, mais certainement inquiétante. Un peu salée et un peu amère, elle différait de la routine et évoquait le passé : il y avait du trouble dans l'air.

Toute cette histoire de migration, ça lui allait très bien. Avant d'être engagé comme BeC, et de mener cette petite vie bien rodée entre le Bercaïl et la Ferme, sa dernière adresse avait été le coin sud d'un porche d'immeuble (le nord étant occupé par un soiffard suédois surnommé Thor). Désormais, il était nourri, logé, blanchi et plutôt bien protégé contre le froid. Il assumait son statut d'intouchable, ceux qui rechigneraient à le toucher étant de toute façon dématérialisés. Contrairement à Soren — cette grande tige de sensibilité — et à Hannah — une bonne femme dont il était bien obligé d'admirer le courage et la

cervelle — il n'astiquait pas les serveurs en se demandant ce qui s'y passait. Son petit péché mignon, son truc de voyeur, c'était les étiquettes de tristesse. Il aimait bien les coups durs, parce qu'il pensait qu'y faire face était le propre de l'homme. Pas cet univers de fun.

Mais pour le fun, on avait gratté les derniers recoins de l'âme humaine. C'était son avis. On avait déposé ses balafres et ses ecchymoses et on était parti faire du surf, apprendre le sanskrit ou jouer du clavecin avec Brahms.

Il regarda l'heure : 1105. Cela lui prendrait quinze minutes pour aller à la Baie 451. En partant tout de suite, il pourrait s'arrêter cinq minutes aux serveurs MT.

« Meurtre de mes parents devant le supermarché par le truand dit le géant boiteux », « Mon cheptel est anéanti par un virus. Les survivants sont préventivement incinérés. »

« Par un été radieux, une vague de 17 mètres propulse la caravane de ma meilleure amie contre le tablier d'un pont antique ».

Quelque chose crissa sous son pied. Kevin sursauta. Le concept même de crissement, qui pouvait paraître banal dans un autre contexte, était complètement impensable ici et maintenant. Son système sympathique mit les petits plats dans les grands : il était en sueur, tremblant, le souffle houleux. Il pesa sur le bouton d'alarme qu'il avait autour du poignet droit. Les sirènes commencèrent à mugir. Kevin regarda autour de lui, puis se baissa pour identifier la source de tout ce raffut.

La Nature

Les promesses digitales avaient de quoi faire perdre la tête à quiconque y goûtait. Tremper le doigt dans le pot de confiture numérique, c'était l'assurance de vouloir s'y plonger entièrement, immédiatement, indéfiniment.

La Nature avait récupéré sa planète et, avec la cruauté, la simplicité et la force qui la caractérisaient, s'était reproduite, était devenue nombreuse, avait rempli la terre et l'avait soumise.

Ses Humains proliférants, ses Humains dominants étaient partis dans un souffle d'euphorie et une petite brise de panique. Les plus résistants et les plus nobles avaient géré les patates chaudes (et potentiellement explosives) qu'étaient les sous-marins nucléaires et autres laboratoires de virologie. La queue de peloton comportait une majorité de propriétaires d'animaux de compagnie et de fermiers qui avaient eu du mal à abandonner leurs bêtes. Ils avaient fini par s'y résoudre, les laissant mourir de faim ou retourner à l'état sauvage. Un état où certains avaient tiré leur épingle du jeu mieux que d'autres. Les chiens, regroupés en meutes, régnaient sur de larges territoires, terrifiant ours et loups. Les chats de race avaient fait long feu, trop civilisés qu'ils étaient, tandis que leurs homologues de gouttière avaient conquis une confortable place au soleil, et en l'occurrence à l'abri. Les oiseaux avaient quitté leur cage, mais étaient morts par manque d'imagination. Les combattants avaient séché au fond de leur bocal, ou moisi dans les bassins de récupération des eaux usagées.

La roche n'avait pas bronché. Toute cette agitation ne constituait qu'une miette de sa temporalité et de son attention. L'eau, en revanche, ne s'était pas privée de redessiner les frontières. Elle s'était infiltrée, avait immergé, abreuvé, englouti. Secondée par sa fille la rouille, l'eau avait attaqué avec une patience mortifère les structures métalliques. La végétation enfin avait tout recouvert et envahi, seulement stoppée dans son avancement par la persévérance du sable.

Les satellites avaient chuté ou étaient partis pour les confins.

Les climats s'étaient modifiés pour se stabiliser dans une géographie et un calendrier neufs.

En un mot comme en cent, toute chose souterraine était noyée, toute chose érigée était sapée, toute chose volante était tombée, et le reste était digéré.

Si la Nature avait pu ressentir des émotions, elle aurait assurément souri de toutes ses dents.

La Veine

Ce qui avait fait la beauté de l'espèce humaine, c'était la richesse et la complexité de ses espaces intérieurs. Les Humains regorgeaient de tant de recoins. Rencontrer un Humain, c'était comme partir à la découverte d'un continent. Dans certains cas, vous tombiez sur une petite place pelée et venteuse. Dans d'autres, les apparences promettaient une équipée fantastique pour se terminer en balade insipide. Mais, le plus souvent, on franchissait des cols, on découvrait des mines, on visitait

des cités, on traversait des forêts. Ainsi, face à l'adversité, les réactions étaient multiples.

Pas cette fois-ci.

Hannah, Kevin et Soren étaient assis au centre d'une bâche, dans les entrailles de la Ferme, déglutissant silencieusement. Les bords de la bâche étaient relevés et un ventilateur aspirait ce qui aurait pu tomber et se perdre. Rien ne tombait — car les corps étaient couverts de combinaison et les sandwiches sortaient d'un tube — si ce n'est les questions. Les questions tombaient comme une pluie drue. Les trois Humains étaient pareillement secoués et soucieux. Quand Hannah et Soren avaient fini, haletants et transpirants, par rejoindre Kevin, ils l'avaient trouvé en train de déboulonner la paroi des anciens serveurs à l'entrée de la Baie des 400. En baissant les yeux, ils avaient vu une petite poudre sombre croustillant sur le sol.

Chacun s'était dit qu'il n'y avait rien de croustillant dans les serveurs.

Puis chacun s'était demandé ce que le Règlement prescrivait en pareille situation. Dans des situations pareilles, ils ne savaient pas mais, à 1130, le Règlement stipulait qu'il fallait manger.

Sans mot dire, Kevin avait posé la visseuse, Hannah sorti la bâche et Soren les rations. Ils s'étaient installés et avaient débuté leur pause.

- Que dit le Règlement en cas de croustilleme
- Je suis en train de manger.
- Peut-être devrait-on demander de l'aide aux robots.
- Je mange.

– A votre connaissance, est-ce que ça s'est déjà produit ?

– Il y a eu la Panne Dramatique de Tianjin. Mais on n'a pas eu accès aux comptes rendus.

– Je mange, bordel. C'est la pause. S'il y a des pauses, c'est pour une bonne raison. Si vous n'avez rien d'autre à vous raconter, bouffez en silence.

Ce qu'ils firent un moment.

– Qu'est-ce que tu lis ?

– *Cinquante nuances de gris.*

– C'est bien ?

– Bof : c'est une sorte d'histoire d'amour en deux couleurs où elle est tout le temps rouge et lui gris. J'ai préféré *Pique-nique au bord du chemin*.

Kevin allait demander s'il aurait bientôt accès au Problème à trois corps, mais il fut interrompu par un bip et Hannah qui annonça fermement :

– La pause est finie. Kevin, range la table.

Alors qu'il roulait méticuleusement la bâche, elle poursuivit :

– Il n'y a jamais eu, à ma connaissance, de croustillement. Et nous n'allons pas appeler les robots pour trois miettes.

– Même si des miettes ont changé le destin de civilisations entières.

– Même si, Soren. Nous allons poursuivre sur la lancée de Kevin et trouver la source.

Derrière les panneaux, les câbles. Ils étaient du joli violet des yeux d'Elisabeth Taylor et, vomis par les fiches, se précipitaient

vers d'autres cieux. Le spectacle à lui seul vous clouait le bec. Une énorme balafre grise, entre rocaille et huile, barrait cette déferlante organisée : les bras vous en tombaient.

La source était là.

La Matière triste

Il y avait l'authenticité bien sûr. Quand on avait plus su quoi désirer, elle avait pris ses quartiers sur un éminent piédestal.

Mais l'authenticité pouvait sentir l'aisselle, et sa poursuite s'avérait plus souvent qu'à son tour inconfortable ou dangereuse, en particulier quand elle s'était orientée vers les sports extrêmes. Elle avait fini par faire long feu.

Il y avait le sacrifice aussi. Toute transition nécessitait-elle qu'on y laisse un bras ? Et, dans ce cas-ci, les deux, et les jambes, et le torse ?

Quand les masses s'étaient mises en mouvement, on avait réalisé que le stockage des corps complets était un luxe exorbitant et inabordable. La confiture numérique était délicieuse, certes, et même succulente, mais le droit de passage élevé. La masse avait marqué un temps d'arrêt, le temps de s'habituer à l'idée. Le propre de l'esprit humain étant que rien ne l'arrêtât définitivement, la masse avait bientôt repris sa marche.

Il y avait eu la Matière triste enfin. Que, bizarrement, on avait mis plus de temps à accepter de perdre. Dans un souci d'économie et de fonctionnalité, les esprits migrants ne pouvaient partir avec leurs traumatismes, mauvais souvenirs

et autres malheurs et maussaderies. La porte de la Vie rêvée n'était ouverte qu'aux âmes pimpantes et positives. On les avait donc pelées, expurgées, cautérisées et c'est radieuses et béates qu'elles avaient entrepris leur dernier voyage.

Les têtes occupaient les réserves des anciens musées, les mieux équipés pour les conserver. Parce qu'on ne savait comment la détruire, la Matière triste — compressée et privée de sujet — avait été abandonnée dans les serveurs de deuxième et troisième générations.

Ces serveurs avaient été agencés — mi-barricades, mi-couloirs d'aération — autour des serveurs de huitième génération, ceux où l'Humanité folâtrait. Face au quatre-centième couloir, les BeCs 496 en démontraient les panneaux. Le plastique, le cuivre et le métal étaient pris d'assaut par une veine tellurique.

Comme la routine, le Règlement avait volé en éclats : les horaires étaient dépassés, le haut des combinaisons noué autour de la taille, les masques, gants et casques remisés. On aurait certainement dû se méfier. Mais on vivait entre le Bercaïl — des lits, de la soupe et du papier — la route — des kilomètres de neige immaculée — et la Ferme. Cette matière qui suintait, tout à la fois minérale, visqueuse et poudreuse, était magnétique. Hannah, Kevin et Soren ne pouvaient en détacher les yeux, et bientôt plus les mains. Ils la caressaient, la grattaient, la sentaient. Chacun y trouvait son parfum de tristesse et de vie. Hormis quelques onomatopées, ils ne communiquèrent pas. Ils communièrent dans la certitude claire et solide qu'ils partageaient en silence : il s'agissait de Matière triste.

Les BeCs

Seuls les robots savaient — à l'âme près — combien ils étaient. Car sous leurs airs de ne pas y toucher et de ne pas s'y intéresser, leur Ministère des relations extérieures — aka la gestion des Humains — menait un travail méticuleux. L'Humanité avait fait montre de ses ressources et de sa dangerosité par le passé, de même que de sa flexibilité et de son adaptabilité. Elle était occupée à jouir et dévorer, mais qui sait quelle mouche la piquerait à la prochaine mode.

Ils étaient une grosse poignée, disséminés sur la planète, entre les Bercails, les Musées et les Fermes. Ils se contentaient d'une vie de travail manuel et de lecture. Ils avaient perdu en propreté et en élégance. Mais leur posture, semblable à celle d'un enfant concentré sur son bricolage, avait inspiré leurs plus beaux vers aux robots.

Les BeCs, bergers-conservateurs, veillaient modestement et sans histoire sur leurs semblables. Qui n'auraient pas pu être plus dissemblables. Ils avaient en commun la faculté de rêver. Pour le reste, la vie, la décrépitude et la substance avaient choisi leur camp. Celui des Restants. S'il y avait eu un psychologue ou un sociologue dans les parages, ils se seraient jetés sur ces petites gens comme des cochons sur des poires molles : pourquoi ne pas suivre vos pairs dans cette promesse d'ivresse et d'extase ? Les Restants ne savaient pas. Il n'y avait pas d'explication, de tartine ou de sermon. Là non plus, on ne creusa pas plus avant, étant donné que la présence de quelques volontaires était nécessaire et qu'on était pressé de goûter à son nirvana.

En Artifice

La montagne était sa passion. Des grumeaux et lambeaux de son passé, elle se souvenait l'avoir dégustée sous toutes ses formes. Elle avait parcouru ses altitudes, les pointues, les douces, les interminables. A pied, à ski, en vélo. Corps-à-corps à la grimpe, céleste en parapente, les jours de paresse en télécabine. Elle consommait aussi toutes ses représentations. Les documentaires, les toiles, les récits. Où qu'elle ait habité, *La grande peur dans la montagne* avait été à son chevet.

Elle avait amené cette passion en Vie rêvée, qui avait dépassé le stade rocheux et alpestre pour devenir astrale, voire cosmique. Elle-même s'était déployée, avait grandi, était devenue poreuse. Elle avait plongé ses poings immenses dans les massifs, frotté son torse et ses cuisses contre les chaînes. Elle léchait les pitons, se baignait dans les volcans, rampait entre les plaques tectoniques et se relevait en hurlant. Et rien d'autre n'existait.

Une Fin

La scène avait un relent de kitsch orchestré. Le soleil se levait au ralenti sur son visage, un océan de plis tavelés d'où émergeaient deux yeux noirs et un nez en patate. Frissonnant dans l'air cru du matin, il observait, une tasse de chicorée fumante à la main, les rayons embraser un lac après l'autre. Des lacs, il y en avait à perte de vue, et les scintillements se propageaient comme une réaction en chaîne.

Il fit le point sur ses sensations. Elles étaient toutes négatives, de désagréables à épouvantables. Vieillir était dur. Vieillir seul était très dur. Il avait choisi cette éternité de solitude et, si c'était à refaire, il referait tout pareil. Simplement, il était pelé et roide, ses os protestaient, des plaies sur ses jambes le taraudaient, ses gencives presque complètement édentées dardaient, son souffle était rauque et la protubérance sous son aisselle gauche l'empêchait de baisser le bras et de dormir.

Derrière lui, les murs de sa cabane prenaient des airs bucoliques et sincères, quand ils étaient en réalité vermoulus. Ils laissaient passer le vent comme sa clôture laissait passer les meutes de chiens sauvages.

Dans son grenier, il avait entreposé de quoi « tenir le coup » : savon, sucre, thé, farine, condiments et saucisson industriel. Le reste était fourni par des vaches, des poules et des abeilles, dont il s'occupait avec l'aide d'un ouvrage sauvé de la fournaise, *Jeunes agriculteurs, le guide de votre installation*.

A l'époque où le destin de l'Humanité prenait résolument une forme digitale, il avait travaillé aux côtés des Robots au grand nettoyage de printemps : ils avaient emporté des trésors — du médaillon au bâtiment — et brûlé le reste pour alimenter le monde des Rêveurs.

Il tendit l'oreille en direction du poulailler. Il y avait intégré le jour précédent une nouvelle venue. Le silence indiquait qu'elle avait été acceptée. Comme conseillé dans le guide, il les avait toutes parfumées — au Chanel n°5, pourquoi se priver — pour brouiller les pistes et les inimitiés. Ça semblait fonctionner.

Il jetait au feu les rayonnages de la bibliothèque du Congrès depuis trois semaines quand *Jeunes agriculteurs* lui avait tapé dans l'œil, puis fait du pied. Il avait demandé à rester. Les Robots lui avaient proposé un poste dans une Ferme. Chaperonner des bécanes ne lui disait rien, et il préférait être seul. Était-il sûr ? Complètement sûr. Très bien. Ils le stérilisèrent — on n'est jamais trop prudent — et l'implantèrent dans un coin aux conditions climatiques raisonnablement stables et accueillantes, autrefois appelé Thurgovie.

Là où ils avaient un jour grouillé par milliards, ils étaient désormais seize. Doucement et un peu douloureusement, ils s'estompaient et expireraient bientôt complètement.

La Réaction

– La coutume des honnêtes gens est de se faire suivre de leur ombre quand ils vont au soleil.

Jadis, des légions d'informaticiens avaient été formées à communiquer avec les machines, apprenant leur langage binaire et leur logique implacable. De la même façon, les Robots se donnaient aujourd'hui beaucoup de peine pour parler « humain ». Leur puissance de calcul ne les empêchait pas d'être régulièrement surpris par leur comportement improbable et aléatoire. Chaque Robot-contact avait sa technique, mais la plus répandue était d'utiliser les grands textes pour communiquer. Leur langage était ainsi émaillé de citations que les Humains avaient toutes les peines du monde à décrypter.

Robot Sophia — par coquetterie et souci de simplicité, les Robots se choisissaient des prénoms — se trouvait dans la Ferme 496 à côté de trois Humains paniqués et tout couverts d'une étrange boue sèche. Leur mission avait pris fin 147 minutes plus tôt et ils étaient là, des panneaux et du croustille-ment plein le sol, dépenaillés et les traits tirés.

– C'est de la Matière triste, n'est-ce pas ? Il se passe quelque chose. Il faut sauver les dormeurs, il faut passer en RAID, il faut les basculer dans une autre Ferme !

Le grand homme maigre était particulièrement agité.

– Les artifices de ma fiancée sont ici !

Robot Sophia nota que, des décennies plus tard, il l'appelait encore sa fiancée. Elle se brancha sur le programme Vie rêvée, la chercha et la trouva : à Thèbes en 1201 avant l'ère précédente, elle échangeait un doux et long baiser avec son amant, Ramsès II.

– Aujourd'hui, la journée a été triste, pluvieuse, sans éclaircie, comme ma future vieillesse.

Kevin regarda Robot Sophia avec une expression qu'elle identifia comme de la rage, du désespoir et de la peur. Il se jeta sur la paroi et arracha à pleines poignées la gadoue.

– Que se passe-t-il ? La Matière triste se déplace, qu'est-ce qu'elle cherche ? Est-ce que cela se produit dans d'autres Fermes ? Peut-on l'arrêter ? Les Rêveurs sont-ils en danger ?

La petite Humaine, Hannah. Toujours lucide, rapide et pragmatique.

– Vous dites que l'ombre suit les honnêtes gens quand ils vont au soleil, c'est ça ?

Et maline.

– La Matière triste cherche ses propriétaires.

Très maline.

– Pouvez-vous faire quelque chose ?

Les Humains avaient engendré, pouponné et élevé les Robots. Les Robots avaient quitté le nid et, comme il se devait, la roue avait tourné : c'est eux qui prenaient désormais soin des Humains.

– La question est de savoir si l'on donne au public quelque chose qui vise à le rendre plus heureux, ou quelque chose qui corresponde à la vérité du sujet.

– Ils ont choisi le bonheur, dit le grand maigre.

– Mais l'homme s'était nourri si longtemps de ses rêves que, mis en face de la brutale réalité, il ne put se résoudre à les voir disparaître sans tenter un dernier effort.

– Oui, c'est ce que nous allons faire, tenter un dernier effort : quel est le protocole ?

Robot Sophia tapota un moment son index contre son pouce en affichant une expression « concentrée et préoccupée ». Qu'elle changea pour « résolue » et dit :

– Je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur. Allez chercher les serveurs de cinquième génération, et des aspirateurs. Je lance le protocole de récupération.

Dehors, Proxy, le chien domestique du Bercail 496, attendait dans la tempête. Ses maîtres étaient très en retard aujourd'hui.